

INFORMATIONS

Nouvelles des parcs zoologiques.

LE JARDIN ZOOLOGIQUE DE BERLIN

Au cours de l'année 1935, le Jardin zoologique de Berlin a été agrandi d'environ 21.000 hectares. La plate-forme des Autruches a été aménagée en face du parc libre des Éléphants, ce qui fait que, dès son entrée, le visiteur peut voir, sans grillages, les plus gros Mammifères et les plus gros Oiseaux. Plus loin ont été préparés les enclos pour les chevaux sauvages, les ânes sauvages d'Asie et d'Afrique; celui réservé aux poneys des Shetland a été entièrement remis à neuf. D'autres enclos ont été améliorés ou créés pour les Bouquetins, Chamois, Mouflons, Lamas, Nandous, Maras, etc.

La population du Jardin zoologique de Berlin se composait au 31 décembre 1935, de 1.263 Mammifères appartenant à 433 espèces différentes et de 2.653 Oiseaux de 853 espèces.

Dans le courant de l'année 1935, on eut à enregistrer deux grandes pertes.

Le 1^{er} août, le Gorille « Bobby » mourut des suites d'une inflammation du cæcum. Son poids de 262 kg. 500 n'avait jamais été atteint par un Gorille en captivité. Il était entré au Jardin Zoologique de Berlin, le 30 mars 1928, ne pesant alors que 15 kilogrammes. A sa mort, il était âgé d'environ dix ans.

Une maladie, jusqu'ici énigmatique, a enlevé de manière imprévue le 26 décembre 1935 l'Éléphant de mer « Roland ». Il a été constaté que cet animal avait dans la gueule et dans les naseaux des gerçures de forme inconnue jusqu'ici. Comme cause de la mort on indique aussi une inflammation des méninges. On se procura aussitôt un remplaçant de cet animal. Il faut remar-

quer que l'Éléphant de mer défunt était entré le 3 octobre 1930 au Jardin Zoologique de Berlin et que la durée de son existence en captivité n'a été dépassée que par un seul autre individu de la même espèce.

Toujours en 1935, signalons les naissances suivantes : 2 hybrides femelles d'Onagre et d'Anes domestiques, 1 Zèbre de Burchell, 1 Hydropate, 2 Bouquetins des Alpes, 1 Gnou à queue blanche, 2 Babiroussas, 1 Tigre de Sibérie. Dans la section des Oiseaux, on peut mentionner les couvées suivantes : Oie céréape, Bernache à ailes bleues, Bernache nonette, Rourol, Spatule rose, Faisans à huppe blanche, etc...

D'un voyage dans l'Alberta, contrée située à l'Ouest du Canada, le Dr Lutz Heck et le surveillant Moesges ont ramené 20 Bisons, 7 Élans, 2 Couendous. La plupart de ces espèces sont destinées au grand Parc national allemand.

De grands travaux sont enfin entrepris pour les fauves. Ils auront à leur disposition, en dehors des cages, une superficie de 2.000 mètres carrés. La plate-forme figurera une steppe sablonneuse qui sera chauffée par le moyen de résistances électriques.

(Renseignements aimablement communiqués par le Dr L. Heck, directeur du parc zoologique de Berlin et traduits par Jean Pérez.)

LES ZOOS DE GRANDE-BRETAGNE

Un nouveau magazine anglais d'histoire naturelle « Zoo » vient de publier son premier numéro. Sous la direction de M. Julian S. Huxley, il sera l'organe officiel de la Société Zoologique de Londres.

Présenté en grand format sur 64 pages, avec de nombreuses illustrations photo-

graphiques, il n'est pas douteux qu'il ne plaise au public par ses articles variés où toutes les branches de la zoologie sont abordées ; nous lui souhaitons une réussite pleine et entière.

Parmi les sujets traités dans ce premier numéro, nous relevons les renseignements suivants sur les divers zoos de la Grande-Bretagne.

Regent's Park. — Le coin des Favoris (Pets' Corner), inauguré l'année dernière, a pris un nouvel essor. On sait que c'est un endroit où les enfants sont admis et se trouvent en compagnie d'animaux sociables, avec lesquels ils peuvent jouer sans inconvénient. Il n'échappera à personne que c'est une heureuse initiative, dont le résultat doit être de faire mieux connaître les animaux et de les aimer davantage.

Le Pets' Corner renferme encore d'autres espèces, mais celles-ci sont mises à part et ne doivent pas être approchées : ce sont des animaux peu sociables, avec lesquels il serait dangereux de vouloir s'amuser.

Deux lionceaux sont nés récemment au Zoo ; ayant vu le jour un vendredi, ils ont reçu les noms de « Friday » et de « Crusoe ». Ce sont les premiers enfants de la lionne « Juno », née au Zoo en janvier 1931 ; quant au père, qui porte le nom de « Jock », il avait été acheté, il y a trois ans, à la ménagerie Bostock.

A signaler également la naissance d'un Zèbre des montagnes. C'est le premier rejeton d'un couple né, lui aussi, au Zoo, le père, le 12 février 1929, la femelle, le 12 avril 1933. Voici un Zèbre qui a un pedigree bien établi.

Parmi les animaux reçus récemment, les Serpents blancs des grottes de Batu (Johore) présentent un intérêt tout particulier. D'abord à cause de la difficulté de se les procurer : les indigènes, en effet, les considèrent comme sacrés et s'opposent autant qu'ils le peuvent à leur capture. Puis encore à cause de leur habitat.

Ces Reptiles vivent dans des grottes très étendues et, complètement obscures : les quatre spécimens actuellement exposés à Londres ont été pris à plus de 1.500 mètres de l'entrée. De quoi vivent-ils, dans ces grottes ? Probablement des Chauves-souris qui les habitent en troupes innombrables. Comment peuvent-ils les capturer dans l'obscurité ? On l'ignore encore.

Il pourrait se faire cependant qu'ils aient la faculté de voir dans les ténèbres ; car ils ne sont pas aveugles. Ils ont des yeux assez grands, dont la pupille est ronde au lieu d'être elliptique, et, précisément ce dernier caractère est très fréquent chez les Reptiles qui chassent la nuit.

Ils ne sont pas blancs non plus, mais d'une couleur fauve pâle, qui, dans la demi-obscurité, apparaît blanchâtre. Et, précisément, on fait sur eux, actuellement, au Zoo, une expérience ; c'est de les exposer à la pleine lumière, afin de voir si cette exposition ne modifiera pas leur couleur.

Whipsnade. — Le Zoo de Whipsnade a reçu dernièrement tout un lot d'Oiseaux, parmi lesquels 38 Aigrettes (Cattle Egrets), venant de Calcutta.

Le nom anglais de cet oiseau lui vient de son habitude de suivre les troupeaux de Ruminants, sauvages ou domestiques, pour manger les insectes qui les attaquent. Il n'est pas rare de voir, par exemple, un Nilgaut — le Bœuf bleu de l'Inde — se promener avec, sur le dos, une Aigrette qui le débarrasse de ses parasites.

Dublin. — Il y a maintenant vingt-cinq ans que le Zoo de Dublin possède un Tuatara (*Sphenodon punctatus*), cet extraordinaire Léopard qui est le dernier représentant d'un ordre de Reptiles aujourd'hui disparu.

Deux caractères tout particuliers le distinguent : la présence de côtes supplémentaires et celle d'un œil pinéal

sur le sommet de la tête ; c'est, peut-on dire, « un fossile vivant ».

C'est d'ailleurs un animal d'une tranquillité exemplaire. Depuis qu'il est à Dublin, le Tuatara n'a jamais remué que pour prendre sa nourriture, laquelle est exclusivement composée de vers de terre.

Sur la mort d'un Okapi. — Au mois de juillet dernier le « Zoo » de Londres avait reçu du roi des Belges, par l'intermédiaire du prince de Galles, un Okapi vivant, espèce aussi intéressante par sa constitution que par sa rareté.

Cet animal est mort récemment, presque subitement, et son autopsie a fourni, aux parasitologues, des renseignements fort intéressants ; il était, en effet, infesté de parasites à un tel point que le journal *The Observer* a pu écrire que son corps constituait un véritable musée de parasitologie.

Nombre de ces parasites appartenaient à des espèces non encore connues et constituent, par conséquent, une précieuse acquisition pour la science. D'autre part, beaucoup d'entre eux ont été trouvés identiques à ceux de la Girafe, ce qui est une preuve de plus de l'étroite affinité des deux espèces.

Le public et les animaux.

Les visiteurs des jardins zoologiques sont partout invités à ne tourmenter d'aucune façon les animaux qu'on leur présente. Il est regrettable d'avoir à constater que, trop souvent, les gardiens sont obligés de rappeler aux visiteurs cet avertissement.

En Angleterre, les infractions sont sévèrement punies. Tout dernièrement, une femme qui, en manière de plaisanterie, avait arraché deux plumes d'une Autruche au Whipsnade Zoo, s'est vue condamner à 1 livre d'amende et 20 shillings de frais : elle n'aura, vrai-

semblablement, aucune envie de recommencer.

Il ne serait peut-être pas mauvais d'en faire autant à ceux qui se font parfois un jeu, au Zoo de Vincennes, d'exaspérer les Singes en leur envoyant, par réflexion dans un miroir, un rayon de soleil dans les yeux, car ils n'agissent point par inconscience ; dès qu'un gardien paraît à proximité, les miroirs disparaissent. Ils savent donc très bien qu'ils font mal et, par conséquent, méritent d'être punis.

Protection de la nature.

I. DEUX RESERVES ORNITHOLOGIQUES FRANÇAISES

La réserve des Sept Îles, qui fut créée en 1912 par la Ligue française pour la Protection des Oiseaux, fut la première existant en France.

Le groupe dit des Sept Îles n'en comprend en réalité que cinq, accompagnées d'une dizaine de récifs : il est situé au large de Perros-Guirec, en face des roches des Ploumanach. Ces îles ne sont pas habitées : une seule d'entre elles, d'ailleurs la plus accessible, le fut autrefois ; c'est l'île aux Moines, où existent encore les ruines d'un monastère, d'un fort et d'une ferme.

La plus grande est l'île Bono, puis vient l'île Plate, qui reçoit chaque année, lors de la récolte des Algues, la visite des goémonniers.

L'île aux Moines et l'île Bono ne donnent asile qu'à de petits oiseaux, pipit, linot, traquet. C'est sur deux autres îles, écartées des premières, et presque inabordables, l'île Malban et l'île Rouzic, que viennent nicher les Oiseaux marins particulièrement visés par la protection.

L'un de ceux-ci est le Macareux, que les Bretons appellent « calculo », et les ornithologues Macareux marins ou Macareux arctique. C'est un Oiseau d'un noir lustré en dessus, blanc en dessous,

avec un collier noir et des pattes orangées, dont le bec est particulièrement remarquable. Celui-ci, qui est latéralement aplati, est vernissé, et décoré de bleu, de jaune et de rouge; il est, en outre, garni de plaques et de bourrelets cornés qui, détail curieux, tombent en hiver, de sorte qu'en cette dernière saison, il est plus mince qu'en été.

Le Macareux, pour faire son nid, creuse dans le sol une longue galerie au fond de laquelle se trouve l'unique petit composant la couvée. Ce petit, lui-même, a des caractères très spéciaux : il est couvert d'un duvet brun, long et soyeux et possède un bec fin qui ne rappelle pas du tout celui qu'il aura plus tard.

Depuis la création de la réserve, les Macareux se sont multipliés par milliers, malgré les nombreuses causes de destruction qui les menacent et contre lesquelles on ne peut les protéger. Les Oiseaux rapaces leur font la guerre, les tempêtes en détruisent souvent de nombreux exemplaires, et enfin le mazout rejeté par les navires leur est aussi funeste qu'aux autres oiseaux de mer : pour ce dernier danger, d'ailleurs, on pourrait peut-être les défendre.

La gent ailée des Sept Îles comprend encore, comme espèces intéressantes, le Pingouin macroptère, d'un noir brillant, avec le dessous d'un blanc pur, le Guillemot, le Goéland, l'Huitrier, le Fou de Bassan et la Mouette. On voit combien efficace pour la protection de notre faune ornithologique a été la création de cette réserve.

La réserve ornithologique de Mesnil-en-Caux, créée en 1932 par la Ligue pour la protection des Oiseaux, est certainement bien connue de la plupart de nos lecteurs. Il n'est pas sans intérêt, cependant, de donner un aperçu de sa situation actuelle et d'indiquer les résultats déjà obtenus.

Le but principal de cette création

était la protection des Cormorans et des Goélands argentés nichant dans les falaises proches de Mesnil-en-Caux. Les premiers, en particulier, représentés par le Grand Cormoran (*Phalacrocorax c. carbo*) étaient devenus rares en France et se trouvaient à la veille d'une complète destruction; en 1932, on n'en comptait plus que 15 à 20 couples dans les parages de Mesnil-en-Caux.

Depuis l'établissement de mesures de protection, ce nombre s'est largement accru : mais la falaise sur laquelle logeaient ces Oiseaux s'étant éboulée, la majorité des couples — de 30 à 40 — s'est transportée à Braquemont, entre Biville et Dieppe. Seuls, quelques-uns ont conservé leur ancien domicile.

Quant au Goéland argenté, il en existe environ 300 couples à Mesnil-en-Caux, où ils vivent en compagnie du Faucon pèlerin, des Hirondelles de rivage et de rocher, et de nombreux petits oiseaux.

Les résultats, comme l'on voit, sont satisfaisants et ce n'est pas sans plaisir que les amis de la faune française apprendront que la Ligue pour la protection des Oiseaux envisage la création de nouvelles réserves.

II. AU SUJET DE L'OKAPI

Comme suite à notre précédente information sur les Pygmées et l'Okapi, nous croyons utile de signaler à nos lecteurs une note parue dans le *Times* du 14 février suivant laquelle les ceintures dites en peau d'Okapi, portées par les indigènes, sont souvent en peau de Bongo. Il est évident qu'il y a, entre les deux, une ressemblance qui peut prêter à confusion : il n'en reste pas moins — le Bongo étant d'ailleurs une espèce localisée — que la protection de l'Okapi reste nécessaire. Et, concurremment, celle du Bongo ne l'est pas moins.

Au sujet de la protection de la première espèce, s'est élevée la voix autorisée de M. Van Straelen, directeur du

Musée royal d'Histoire naturelle de Belgique, président de l'Institut des Parcs nationaux du Congo belge.

M. Van Sraelen, en effet, fait remarquer que l'Okapi, malgré une distribution plus étendue qu'on ne le pensait, reste encore suffisamment rare pour mériter d'être protégé. Il le mérite d'autant plus que son état biologique est toujours précaire, à cause du nombre excessif de parasites qui se développent dans son organisme.

L'extension récente du Parc Albert, la création projetée d'un autre parc national sur les bords de l'Irumbu, auront certainement une heureuse influence sur l'avenir de cette intéressante espèce. Mais il ne faut pas oublier que sa protection sera contrariée par un certain nombre d'obstacles, en particulier par les croyances indigènes, qui le regardent comme un animal sacré, dont la peau possède des pouvoirs surnaturels.

III. LE CENTENAIRE DE LA CROISIÈRE DE DARVIN ET LA PROTECTION DE LA NATURE AUX ILES GALAPAGOS

Le 7 septembre dernier, la section de Zoologie de la British Association de Norwich a commémoré le centenaire de débarquement de Charles Darwin aux Iles Galapagos.

Nous avons déjà dit qu'à l'occasion de cet anniversaire, le gouverneur actuel de l'Équateur, dont ressortent les Galapagos, avait édicté des mesures de protection relatives à la faune spéciale de ces îles. Un des orateurs de la séance de la British Association, M. Parker, a fait remarquer que ces mesures risquaient fort de rester lettre morte, à moins qu'elles ne soient rapidement perfectionnées. A la suite de cette observation, la British Association a voté une résolution constituant un Comité pour agir en son nom dans cet ordre d'idées.

Une action dans ce sens était urgente, comme l'a fait remarquer M. Parker, car les espèces caractéristiques de la faune des Galapagos, en particulier les Tortues géantes et les grands Lézards, étaient menacés d'une prompt disparition. Non seulement, l'homme les avait détruits inconsidérément, mais il avait introduit avec lui dans les îles un certain nombre d'animaux, tels que les chiens, les chats et les rats, qui s'étaient révélés des destructeurs aussi acharnés que lui-même. Il était nécessaire d'agir — et d'agir rapidement — si l'on voulait conserver aux Galapagos leur faune spéciale.

IV. LE ZÈBRE DES MONTAGNES

Le journal américain « *Science* », dans un de ses derniers numéros, a poussé un cri d'alarme — auquel nous nous associons bien volontiers — en faveur du Zèbre des montagnes, le plus rare, actuellement, des animaux de l'Afrique du Sud.

C'est le plus petit de tous les Zèbres, ne mesurant guère, à l'épaule, plus de 1^m,25 ; il est entièrement rayé de noir sur fond blanc, sauf sur le ventre et au haut des cuisses, avec un museau d'un brun brillant ; il se distingue en outre des autres espèces du genre par ses oreilles plus longues.

Cantonné exclusivement dans les montagnes, il ne descend pas dans la plaine pour se mêler à ses congénères. Encore est-il que, même dans cet habitat spécial, il ne semble pas avoir jamais occupé une aire bien étendue ; celle-ci paraît devoir être limitée aux régions montagneuses de la Colonie du Cap, à la chaîne du Drakenberg, dans la Cafrerie et le Natal, et aux montagnes du Namakova. Mais, comme nous allons le voir, cette aire est, aujourd'hui, considérablement réduite.

En effet, une loi pour la protection de cette espèce fut bien promulguée il

y a quelques années ; elle ne fut jamais sérieusement appliquée. De sorte que les chasseurs continuèrent leur œuvre malfaisante, et que, de 2.000 animaux connus il n'y a pas bien longtemps, on estime qu'il n'en reste plus que 50 ou 60. Et comme les fonds nécessaires font défaut, leur protection ne peut être organisée efficacement.

Le Zèbre des montagnes est-il donc condamné à disparaître, comme le fit naguère son proche parent le Couagga ?

**Observations sur les Perdrix migratrices
faites en Bulgarie
au mois de novembre 1935.**

En concordance avec les violentes tempêtes et le brusque refroidissement de la température qui se sont produits au mois de novembre dernier, on a observé vers le Danube de grands passages de perdrix venant du nord. De Orekovo, on avait annoncé la présence de grandes compagnies de perdrix, comprenant cinquante à soixante oiseaux. Par suite des violentes grêles de l'été, on n'avait pas encore vu de perdrix dans cette région.

A Rouchouk, de grands passages ont également été observés ; en ville plusieurs oiseaux ont été capturés vivants. La Société locale des chasseurs a chargé certains de ses membres d'étudier leurs passages et déplacements dans les environs de la ville.

Toutes les sociétés de chasseurs du pays se sont efforcées, là où des passages étaient observés, d'en avertir télégraphiquement le Conseil d'organisation de la chasse, en précisant l'endroit et la date exacts.

Le 5 novembre, la Société de chasse de Varna annonçait un grand passage de perdrix, dont certaines étaient tombées en ville et dans les environs. Sans doute, par suite de l'épuisement des oiseaux, une forte compagnie s'était

abattue dans le canal qui relie le lac de Devnen à la mer, et s'y était noyée. Deux perdrix ont pu être capturées vivantes, et ont été remises au Jardin Zoologique à fin d'étude.

Le 6, une grande quantité de perdrix fut observée à 50 kilomètres au sud de Varna, au lieu dit Marine-Tépé.

La Société de chasse de Svilengrad fit connaître qu'au cours de l'après-midi du 8, un épais brouillard enveloppa la ville. Des perdrix rappelaient dans les rues, les cours, sur les toits et dans les poulaillers !

On n'a pu en tuer, les autorités défendant de tirer des coups de feu dans l'agglomération. Cette observation est fort intéressante du fait que jusqu'à présent aucun passage de perdrix n'avait été signalé au sud de Aïtos (petite ville des environs de Bourgas). La présence des perdrix aux environs de Svilengrad permettrait de tracer la route suivie : soit la vallée de la Maritza, soit la direction Sud-Ouest.

En automne, la présence des premières perdrix migratrices avait été observée un peu avant les pluies et le mauvais temps en Europe. Une grande compagnie, estimée à plus de quatre mille individus, a été signalée dans la vallée de la Vilt, affluent du Danube.

Ces renseignements nous ont été obligeamment communiqués par le *Conseil International de la Chasse*.

L'Écrevisse américaine.

L'Écrevisse américaine, *Cambarus affinis*, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs, se trouve maintenant dans les lacs du bois de Vincennes ; au courant de l'année 1935, on l'a rencontrée dans le lac Daumesnil et le lac des Minimes.

Il est probable qu'elle y a été introduite par les appareils qui puisent l'eau de la Marne à Saint-Maur pour alimenter les susdites pièces d'eau ; c'est du moins l'hypothèse la plus vraisemblable.

La Locuste orientale voyageuse.

Le numéro de février dernier du *Bulletin of Entomological Research* renfermait une série d'articles donnant les résultats des recherches relatives aux Locustes. Un des plus remarquables et nul ne s'en étonnera — était celui du Dr B.-P. Uvarov, consacré à la Locuste orientale voyageuse : en voici un bref résumé.

Cette Locuste, qui habite le Nord-Est de l'Asie, l'Archipel malais et les Philippines, est ordinairement rapportée à la sous-espèce *migratorioides*, laquelle est propre à l'Afrique tropicale. Il est cependant facile, comme le fait remarquer le Dr Uvarov, de les séparer, la forme asiatique ayant une taille moindre, un pronotum moins resserré et une tête plus étroite ; le nom correct de celle-ci est *L. migratoria manilense*.

En terminant, l'auteur fait observer que, dans les Philippines et l'Archipel malais, les conditions qui favorisent le développement des troupes de sauterelles résultent de la méthode primitive de culture du sol. Les terres couvertes d'herbe, connue aux Philippines sous le nom de « cogonales », sont le produit de cultures changeantes et du brûlage répété des herbes. C'est un sol sec et appauvri, étranger au type naturel du pays, mais éminemment favorable au développement des Locustes. On conçoit que, dans ces conditions, le problème de la lutte contre ces insectes demande une étude suivie et soigneuse.

Le Doryphore.

Sous le titre « Les progrès de l'invasion doryphorique en Europe, le Dr H. Faas, dans le *Bulletin de la Société Vaudoise des sciences naturelles* (février 1936) donne des renseignements fort peu rassurants.

Depuis 1876, époque de son apparition en Europe, l'insecte a fait, particulièrement en France, des progrès foudroyants.

Signalé en Allemagne à diverses reprises, en 1877, 1887, 1914, il a été chaque fois combattu avec assez de rapidité et d'énergie pour arrêter l'invasion. Il en a été de même en Angleterre, où il a été observé en 1901 et en 1933.

Malheureusement, nous n'avons pu obtenir le même résultat. Signalé en 1922 près de Bordeaux, alors qu'il contaminait déjà près de 250 kilomètres carrés, le Doryphore avait envahi 14 départements en 1929, 30 en 1931, 37 en 1932, 40 en 1933, et 59 en 1934 ; dans quelques années pas un département français ne sera indemne.

Il en résulte que la France est devenue un danger permanent pour ses voisines : la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, s'attendent d'un jour à l'autre à être envahies à leur tour par le redoutable Coléoptère.

Chat sauvage et chat domestique.

On a longtemps discuté sur l'identité du chat sauvage et du chat domestique et bon nombre de naturalistes estiment qu'il s'agit de deux espèces différentes et chacune bien définie.

Une intéressante étude de M. J.-C. Rick, naturaliste écossais, apporte une contribution intéressante à cette question. Suivant cet auteur, le chat domestique qui pendant deux ou trois générations mène une vie sauvage, devient fort peu différenciable du chat sauvage. Les chats sauvages et les chats domestiques peuvent s'accoupler et donner des produits fertiles ; la période de gestation chez le chat sauvage est cependant plus longue de huit jours que celle du chat domestique. Enfin, les mensurations du crâne et du squelette donnent des résultats comparables.

L'Atlantide.

M. le Professeur Auguste Chevalier a donné récemment dans la *Revue de Botanique appliquée* (oct.-nov. 1935) un tra-

vail sur « Les Iles du Cap-Vert. Géographie, Biogéographie, Agriculture, Flore de l'Archipel », qui fournit une donnée très importante pour la solution du problème de l'Atlantide.

En ce qui concerne les îles du Cap-Vert, « il n'est guère douteux, dit M. Chevalier, qu'elles ont été de tout temps des îles fort éloignées d'un continent, sinon, leur faune et leur flore ne seraient pas aussi pauvres en éléments sénégalais ».

L'éminent professeur pense, par suite, que, si l'Atlantide a existé, ce n'est ni à Madère, ni aux Canaries, encore moins aux îles du Cap-Vert. Son existence nous paraît difficile à mettre en doute ; il faut donc la chercher ailleurs, et nous en revenons à l'hypothèse dont nous entretenions nos lecteurs dans notre numéro d'août-septembre 1935, situant l'Atlantide à l'Ouest de la Bretagne et de l'Irlande, dans la terre de Thulé. C'est une conception assez séduisante, et qui ne soulève pas les mêmes objections que la précédente ; mais, il faut bien en convenir, ce n'est encore qu'une hypothèse.

L'Origine des Esquimaux.

Le Gouvernement danois avait fondé un prix pour récompenser le meilleur travail sur les Esquimaux. Il a été décerné à M. Henry B. Collins, du Musée d'Histoire Naturelle des États-Unis.

Le problème de l'origine des Esquimaux est un de ceux auxquels, historiquement, le peuple danois porte un vif intérêt. Ses anthropologistes placent cette origine à l'Est ; B. Kirket-Smith, par exemple, considère la culture esquimaue comme s'étant développée aux environs de la Baie d'Hudson. Par la suite, lors d'une migration vers l'Ouest, elle aurait acquis certains éléments de l'ancienne culture de l'Alaska.

M. Collins, au contraire, fait dériver la culture esquimaue des vieilles cultures

de la mer de Behring, auxquelles se sont joints ultérieurement d'autres éléments provenant de Sibérie. D'après lui, l'Esquimaux oriental ne serait pas le représentant de la race originale, mais serait apparu, par dégénérescence, au cours d'une migration de l'Ouest à l'Est.

Les deux thèses sont donc parfaitement opposées, et il ne semble pas que l'on possède, jusqu'à présent, les éléments nécessaires pour les départager.

L'Archéologie de l'Alaska.

Poursuivant des recherches dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs, le Dr Ales Hrdlička vient d'explorer, pour la quatrième fois, l'île Kodiak, au large de la Côte de l'Alaska. Il est, en effet, convaincu que là se trouve une des clés de l'archéologie américaine et qu'il est nécessaire d'en poursuivre l'exploration jusqu'à ce qu'elle ait livré son secret.

Les observations déjà faites ont permis au Dr Hrdlička de formuler des conclusions intéressantes.

En premier lieu, il y a identité entre les peuples de l'île Kodiak et ceux de la Colombie Britannique. Un deuxième résultat est qu'il est possible de se faire une idée des diverses phases par lesquelles est passé le peuplement de l'île Kodiak.

La culture Kodiale, dans sa période la plus reculée, remonte approximativement à deux mille ans : auparavant, l'île, couverte de glaces, était inhabitable. Ces glaces ayant fondu, un premier campement s'y établit, mais ne dura que peu : il est possible qu'il fut constitué par un peuple émigrant vers le N.-O. Puis, la couche de terre végétale qui recouvrait l'île, augmentant d'épaisseur, celle-ci se revêtit de végétaux et fut de nouveau habitée ; cette seconde occupation dura jusqu'à l'arrivée des Russes, époque à laquelle l'île fut abandonnée. Mais les habitants qui s'y

trouvaient alors n'étaient plus les premiers occupants : c'étaient des Aléoutiens, qui avaient massacré ceux-ci.

D'un bout à l'autre de la première partie de cette seconde période, c'est-à-dire jusqu'à l'invasion des Aléoutiens, la culture fut relativement élevée, et il est curieux de remarquer que c'est à l'âge le plus reculé qu'elle semble avoir été le plus avancée. Ce fut à cette époque, en effet, que fleurit la sculpture sur bois, os et ivoire, dont on a trouvé des spécimens remarquables parmi lesquels il faut citer le portrait d'un individu porteur de barbe, chose rare parmi les indigènes de l'Amérique du Nord.

Les Kisi.

Les Kisi sont une petite peuplade peu connue de la République de Liberia, dont les villages sont situés dans la région où se rencontrent les frontières de cette république, celles de la Guinée française et celles du protectorat de Sierra-Leone.

Étant économiquement indépendante de la civilisation étrangère, cette tribu a été peu affectée par le contact de la culture européenne ou celui de ses proches voisins ; c'est ainsi que, quoique entourés de peuples appartenant au groupe linguistique soudanien, les Kisi parlent un langage semi-bantou.

Cette peuplade résulte probablement du mélange d'un stock négro-hamitique avec, au moins dans certains villages, une forte proportion de Pygmées. Toutefois la classe supérieure, qui détient le pouvoir, est d'un beau type physique.

Cette dernière vit de chasse, de pêche et des produits de l'agriculture, mais la principale nourriture de la majeure partie de la population est le riz assaisonné d'huile de palme. Comme monnaie courante, ils ont des baguettes de fer tordues ensemble, qui servent pour le

commerce dans les marchés, et pour l'achat des femmes lors des mariages.

Un chef suprême gouverne un grand nombre de tribus et de sous-tribus. Ces tribus sont totémisées et le mariage n'est pas permis entre deux personnes du même totem. Par ailleurs, la polygamie est en faveur et les noms donnés aux enfants, jusqu'au 6^e de chaque sexe, indiquent l'ordre dans lequel ils sont nés.

La religion de ces peuplades est un mélange d'animisme et de totémisme, dont l'une des plus importantes cérémonies s'accomplit lors de la récolte du riz. Elle a lieu sur une haute et inaccessible montagne, dont le nom même n'est jamais prononcé devant les étrangers. Un prêtre — dont la charge est héréditaire — y sacrifie un mouton ; le sang de celui-ci est recueilli dans un vase tenu par un membre d'une famille spéciale, office également héréditaire. Ce dernier touche alors la main de chaque assistant avec le sang qu'il a recueilli ; celui-ci doit s'en frotter la figure et principalement le front. Puis le prêtre prie pour la prospérité du peuple et du pays et chacun retourne à son village : mais nul ne doit, sous peine d'en mourir à l'instant, se retourner pour regarder la montagne sacrée.

Empreintes de mains.

En explorant récemment des grottes de l'Australie du Sud, dans la Nullarbour Plain, on a découvert, dans celle de Murrawidginnie, de nombreuses empreintes de mains humaines. Celles-ci étaient rassemblées près de l'entrée et imprimées en rouge sur le roc, lequel d'ailleurs était barbouillé et taché d'ocre rouge en divers endroits. C'était presque toujours la main gauche qui avait ainsi laissé son empreinte et, souvent, des mutilations des doigts étaient apparentes. Cette observation, qui a déjà été faite dans de nombreuses localités, a rapport

avec les coutumes des Bushmen de l'Afrique australe et celles de l'Homme paléolithique d'Europe. On en a proposé diverses explications ; dans le cas présent, ces empreintes peuvent être considérées comme un signe tabou, car il est probable que la grotte en question a servi de lieu de dépôt pour les emblèmes usités dans les cérémonies religieuses de la tribu.

Un monument à Charles Flahault.

Un Comité de patronage s'est constitué dans le but d'ériger sur le Mont Aigoual un monument au professeur Charles Flahault, l'un de nos plus grands botanistes contemporains.

D'abord jardinier au Muséum d'Histoire Naturelle, Charles Flahault sut, par son travail obstiné, et aussi par sa valeur scientifique indiscutable, s'élever jusqu'aux plus hauts degrés universitaires. A vingt-six ans, il était déjà considéré comme un savant plein d'avenir, espoir qu'il réalisa pleinement par la suite. Devenu professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, il y garda sa chaire quarante-quatre ans, sans vouloir se rendre aux propositions que lui firent le Muséum et la Sorbonne.

Durant cette période, il réorganisa l'Institut botanique de Montpellier et, par ses travaux, par son influence, fit de cette ville un centre réputé d'études méditerranéennes. Il était d'ailleurs en France le fondateur de la géographie botanique, dont il avait clairement défini le but, les méthodes et la nomenclature.

Lorsqu'il eut pris sa retraite, Flahault ne resta pas inactif : il s'occupa du reboisement des garrigues et des montagnes, de l'amélioration de la culture des dunes, de diverses questions où ses hautes connaissances en géobotanique lui permettaient de contribuer à l'intérêt général. Les travaux qu'il publia sur ces sujets renferment beaucoup d'observations personnelles qu'il faisait

précisément sur le Mont Aigoual, dans le jardin botanique de montagne et le laboratoire qu'il avait installés au Hort de Dieu : c'est pour cette raison que cet endroit a été choisi pour y dresser le monument qui doit honorer la mémoire de ce grand savant.

Le bicentenaire de Solander.

Le 28 février 1936 était le 200^e anniversaire de la naissance du botaniste suédois Daniel Charles Solander, qui fut le disciple favori de Linné. Tandis qu'il était étudiant à l'Université d'Uppsala, il se fit remarquer de celui-ci par ses aptitudes particulières à l'étude de la botanique, et devint rapidement l'un de ses meilleurs élèves. Aussi, lorsque les naturalistes anglais John Ellis et Peter Collinson demandèrent à Linné de leur envoyer quelqu'un pour intensifier l'étude de la botanique en Grande-Bretagne, ce fut Solander qui fut désigné.

Il ne devait plus revenir dans sa patrie. Entré au British Museum, il ne le quitta plus jusqu'à sa mort, qui survint en 1782. Auparavant il avait accompagné Sir Joseph Banks dans le voyage de Cook au Pacifique (1768-71), puis avait visité l'Islande, rapportant de ces voyages des quantités d'espèces nouvelles. Son herbier existe encore au Linnaean Herbarium.

A l'Académie des Sciences.

C'est M. Victor Grégoire qui prend la place de correspondant pour la section de Botanique, laissée libre par la mort de Hugo de Vries.

L'Académie a été ou sera représentée :

Au VII^e Congrès international du Froid, qui s'est tenu en Hollande, du 16 au 20 juin, par MM. d'Arsonval, Aimé, Cotton, Georges Claude et Louis Blaringhem.

Au centenaire de la Fondation de l'Université de Londres, du 29 juin au